

## Fleurs de Chicorée

« Regardez-moi, fleurs de chicorée, yeux plus cillés qu'une source dans l'herbe noire... » *Claudine s'en va*

Si je devais recueillir, dans *Claudine s'en va*, toutes les citations comparant les yeux d'Annie à des fleurs de chicorée sauvage, elles ne tiendraient pas dans deux pages de grand cahier. Colette s'est gargarisée de fleurs de chicorée, elle les a amassées, infusées, s'en est étourdie, enivrée.

Le portrait d'Annie est une aveline mûre en guise de visage et, pour les paupières et les yeux, « une jarre élancée de grès fin, où trempent et fleurissent deux corolles bleues de chicorée sauvage. » Parfois, Colette choisit, pour la peau, un ton différent de l'aveline, un brun plus minéral : « Cette Annie, quels yeux merveilleux elle a, n'est-ce pas, mon cher grand ? Des fleurs de chicorée sauvage, écloses sur un sable brun... » dit Claudine à Renaud.

Il y aura, dans l'œuvre à venir, beaucoup d'autres fleurs de chicorée : « [Mistinguett] a-t-elle encore cette année, sa démarche qui rappelle celle de Réjane, ses prunelles couleur de fleur de chicorée, ses longues jambes, sa denture inattaquable, son gai sourire et son regard sentimental ? » Mais la plus jolie chicorée, la première, sauvage, fraîche, frisée, c'est Claudine adolescente, curieuse et délurée : « Je passe mon peignoir et cours à la fenêtre du salon, nu-pattes, coiffée comme une chicorée. »

## Citrons, Groseilles et Mandarines

« Rage, chère enfant ! On sait qu'avec ta peau jaune tu es forcée de mettre des rubans rouges ou orange à ta robe blanche, pour ne pas avoir l'air d'un citron. » *Claudine à l'école*

Le citron évoque, avant tout, le sein petit : « Jusqu'au vallon d'ombre creusé entre deux seins d'une forme singulière, qui rappelaient le citron allongé, fermes et relevés du bout, descendait une parure agrafée comme au hasard... » Les mandarines aussi font les poitrines discrètes : « Oh, les modestes seins des jours maigres, les arrogants appas pour la tunique blanche brodée de nacre, et ces deux mandarines sous le châle espagnol ! » Les friandises absolues, les vraies gourmandises sont « les pêches en forme de citron, qu'on nomme tétons-de-Vénus... »

« La groseille est pour la blonde ; La framboise est pour la brune ; La pêche est pour la châtaine » chantait Bel-Gazou, à quatorze ans, pressée de se maquiller, « d'essayer son futur masque de femme. » La diététique cite ordinairement la groseille avec les agrumes à cause de la quantité d'acide ascorbique qu'elle contient. De fait, le citron et la groseille rivalisent d'acidité et font saliver. Colette les associe quand elle cherche à piquer la langue et assoiffer. Au concert, « une femme [...] accomplit ce prodige de sourire, de chanter, de lancer vers les frises ce si pointu qui fait qu'on songe, la langue sèche de soif, à des citrons écorchés, à des groseilles mi-mûres, à toutes les choses acides, fraîches, vertes... »

Pour évoquer son amante, Rézi, Claudine hésite entre la groseille sure et le duvet de la pêche : « ... à ce nom transparent et acide, qui sent la groseille : “Rézi”, je vois du blond, du blanc, un regard ambré qui vacille... attendez ! ... je vois mieux : le velours d'une pêche a caressé mes doigts... » Quand, dans *L'Ingénue libertine*, Antoine désire Minne, « [un] parfum de citronnelle, blond comme les cheveux de Minne, lui met sous la langue une eau acide et claire. » Le désir est soif et salive. En citant le limon, Colette ajoute à ce cocktail altérant l'amertume et l'aigreur de ce qui est vert : « ... le papillon “citron” y tournoie, vert comme une feuille malade, vert comme un limon amer... »

La poésie la plus exquise, celle qui nourrit sans amère tentation, je l'ai trouvée dans *Nuit blanche*, tirée des *Vrilles de la Vigne*. Cette *Nuit* est dédié à Missy. Colette rappelle la douceur de leur lit, la légèreté de leur sommeil, leur réveil amoureux. Elles sont couchées sur le côté, l'une contre l'autre. Colette écrit : « Tes genoux sont frais comme deux oranges. »

« Tu me donneras la volupté, penchée sur moi, les yeux pleins d'une anxiété maternelle, toi qui cherches, à travers ton amie passionnée, l'enfant que tu n'as pas eu... » est la dernière phrase de *Nuit Blanche*, le dernier e de « penchée », l'unique signe grammatical de l'homosexualité. Indice éclatant, flamboyant, révoltant pour la censure, ce e doublé fut caviardé dans les éditions successives, qui imprimèrent pudiquement : *penché*. Jusqu'à la levée de l'interdit, seuls les genoux « frais comme deux oranges » garantirent le féminin.

## La Criste-marine

« Pourtant, çà et là verdit la criste-marine, grasse, juteuse, acidulée, chair vive et tendre de ces dunes pâles comme la neige... » *Les Vrilles de la vigne*

Colette ne citera qu'une seule fois la criste-marine, cette plante comestible à feuille charnue, et que l'on trouve dans les rochers ou sur le sable. Elle apparaîtra dans *Les Vrilles de la Vigne*, à jamais associée aux bras blancs de Marthe. Marthe est la piquante jeune fille que Colette avait déjà comparée à un chardon roux.

La criste-marine révèle uniquement mais singulièrement les bras de Marthe, la gourmandise qu'ils suscitent : « Quand cette poison de Marthe, mon amie, a exaspéré tout le monde, quand on est tout près, - à cause de sa face de jeune furie, de sa voix de potache - d'oublier qu'elle est une femme, alors Marthe rit brusquement, rattache une mèche rousse envolée, en montrant des bras clairs, luisants, dans lesquels on voudrait mordre et qui craqueraient, frais, acidulés et juteux sous la dent comme la criste-marine. »

Toute la beauté d'un bras de femme désirée est dans la feuille mordue de la criste-marine. Grasse, fraîche, juteuse, acidulée, vive, tendre ou pâle, ces adjectifs dégustateurs sont dictés par un patient appétit d'amoureuse.

## Comme des cloches de Digitale

« Elle est près de lui tendre ses mains tremblantes, royales petites mains dont les paumes ne savent pas mendier et qui s'offrent hautes au baiser, les doigts retombant comme des cloches de digitales blanches... » *L'Ingénue libertine*

L'étymologie de la digitale annonçait une image facile mais Colette éloigna le danger en assimilant la souplesse des doigts abandonnés à la docilité des fleurs en cloche. Des doigts parfumés, à peau chaude et sèche, appellent la comparaison avec les lavandes de montagne. Luce, elle, écartait « les doigts en feuille de palmier. »

Bien entendu, le corps humain n'est pas seulement, pour Colette, un organisme végétal que nourrirait un cœur battant comme le tambourin des aristoloches. Tous les doigts ne sont pas lavande, tous les nez ne présentent pas la forme contrariée d'une pomme de terre, tous les bras ne sont pas craquants comme criste-marine. Il existe aussi, chez Colette, des seins « comme une lampe d'opale », une femme à chevelure flamboyante « hochant sa belle tête d'alezan lavé. » Le lard est « rose et blanc comme un sein. » La rampe de l'escalier s'achève en « python de bronze satiné comme un bras nu. » Renaud a « les cheveux couleur de grèbe. » Enfin, on remarque avec admiration, « chez certaines petites filles, la coupe de la paupière, l'abondance du regard, le fini du menton, et cette belle forme d'œuf, la pointe en bas, du visage. » Cependant, on a vite fait le tour des ovales parfaits. L'œuf et la lampe d'opale, d'autres écrivains les ont déjà précaution-

neusement manipulés. Mais l'image réveillée, le cliché rajeuni grâce à la botanique, ont permis à Colette de rassembler un univers de formes nouvelles, à la fois complexes et aisées. Si la cloche est une structure simple, lourde et sonore, la digitale est un objet fragile et long à déchiffrer parce que les images végétales sont toujours rattachées à des souvenirs premiers, marquants comme des peurs d'orties, piquants, empoisonnés, urticants, délicieux ou sucrés.

Qui sait que la digitale est vénéneuse, qu'on la surnomme « Gant-de-Notre-Dame » ou « doigt de la Vierge » considérera autrement les royales petites mains aux doigts retombants.

## Épine-vinette

« La femme de nos pays n'est pas, physiologiquement, précoce. Son adolescence, âpre et maigriotte comme une baie d'épine-vinette, ne fait que promettre. » *Prisons et Paradis*

Quelques articles de Colette journaliste et critique de théâtre sont réunis dans *La Jumelle Noire*. L'un d'eux proclame : « Paris ne souhaite qu'une chose : l'éternité de Mistinguett. Elle est propriété nationale. » Dans *Prisons et Paradis*, Colette se souvient de Mistinguett, à ses débuts, de son « visage, étonné, inachevé, qui hésitait sur un parti à prendre. » Elle s'étonne de la hâte avec laquelle Mistinguett s'échappe dans les coulisses et pense qu' « [elle] pouvait signifier : Je n'ai qu'un moment, il faut que je vous quitte pour m'occuper de l'autre, pour aller travailler à l'autre - l'autre Mistinguett, celle que je deviendrai. Ce que je vous donne ici, c'est en atten-

dant. Je n'ai pas mieux, pas encore... » La maturité est à gagner, le rayonnement en attente.

De cette Mistinguett inaboutie, Colette ébaucha le portrait à l'aide d'un arbrisseau épineux, humble, simple, dont les baies sont couleur de vin et les fleurs jaunes. L'épine-vinette « âpre et maigriotte » était cette jeune femme prometteuse qui devint, en effet, « une sorte de tonnerre de Dieu, une résistance de cantinière... » L'oeuvre de Colette est un gisement de devinettes pour le jeu du portrait chinois. Si j'étais un arbrisseau, je serais une épine-vinette. Qui suis-je ? Et toute l'oeuvre se révélerait, comme une énigme botanique. Si j'étais un parfum, je serais la verveine-citronnelle : Minne, bien sûr. Si j'étais une graminée, je serais la mélisse penchée : c'est Annie. Si je soignais un cactus rose...

## Comme une Fougère qui s'embrase

« Il suspendait à sa fenêtre un rideau d'un bleu vigoureux, sur lequel passaient et repassaient le buisson ardent de ses cheveux, la fougère incendiée de sa barbe, toute sa personne courte, impérieuse et, sans qu'il y tâchât, olympienne... » *En pays connu*

Barbe ou cheveux, la fougère de Colette est ardente, crépitante, incendiée : « C'est encore la tentation de la chevelure : Rézi me confie, paresseuse, le soin de la peigner. Je m'en acquitte à ravir, surtout pour commencer. Mais le contact prolongé de cette étoffe d'or que j'effiloche, qui s'attache, électrique, à ma robe et crépite sous le râteau d'écaille comme une fougère qui s'embrase, la magie de ces lieux enivrants me pénètre et m'engourdit... » Dans ce simple épisode de coif-

fure amateur, tiré de *Claudine en ménage*, les signes de l'amour, l'attirance, l'ivresse sont tout entiers contenus dans un champ électrique. Le peigne et la chevelure sont les éléments d'une expérience d'électrisation par frottement, rappelant l'instant magique où l'on découvre, en classe de physique, que la bakélite, frottée contre un tissu de laine, attire les petits morceaux de papier posés sur la table. Frôlant la chevelure électrisante, Claudine fait l'expérience de l'électrisation par contact.

Pour mieux coucher un enfant endormi, qui se pelotonne, Colette évoquera l'enroulement souple de la crosse de fougère : « Tête penchée [les enfants] retournent au songe inachevé, se pelotonnent à leur manière, qui est aussi, vers la fin de la nuit, celle du chat roulé en turban, du pigeon rengorgé, de la crosse de fougère, des frileux pétales d'anémone. »

## Un rose de Fraise

« ... ma nourrice, Mélie, assise sur l'une de ces chaises, ouvrit son corsage et délivra son sein sans rival, blanc et bleu comme le lait, rose comme cette fraise qui a nom "Belle-de-Juin" » *Prisons et Paradis*

Colette cite au moins trois variétés de fraises : « Les Docteur-Morère qui sont si douces, et les caprons blancs qui ont un léger goût de fourmi » font le régal d'un chat gourmet, voleur de fraises mûres. La Belle-de-juin est rose comme un mamelon. Les tétines des bêtes ont droit aux mêmes égards, au même rose précieux : « ... un fils de chien de chasse [...]



tirait comme un veau sur les tétines délicates, d'un rose de fraise dans le poil d'argent... »

La fraise est un petit volume sphérique ou ovoïde, d'une taille de tétine ou de larme : « Il y avait une larme pendue à vos cils, elle est descendue le long de votre joue, et vous l'avez cueillie comme ça, entre deux doigts, comme une petite fraise, comme un grain de riz... »

Tout ce qui est rose ou rouge peut aussi servir à la joue : « ... je ne veux me souvenir que d'une paire de servantes, les deux sœurs, qui trottaient du haut en bas de l'auberge. La plus jeune, un Jordaens blond, les cheveux en or, le teint d'un rose égal, d'un rose de fraise à peine mûre... L'aînée, brune, pareille, sous ses cheveux mordorés, à la pêche sombre d'un espalier. »

*Le Voyage égoïste* rapporte une scène comique qui se déroule entre la vendeuse de cosmétiques et l'homme qui essaie et goûte tous les rouges à lèvres de la boutique avant d'en acheter un tube : « Ces fards qui changent la bouche de ma femme en piment rouge, en fraise, en pomme d'amour, réjouissent les yeux de ceux qui la regardent mais...

— Mais ?

— Mais c'est moi qui les mange, révérence parler. »

Un fruit rouge mûrit en décembre, sous la neige. C'est le fruit de l'arbousier, que les légendes du Midi de la France assimilent à une fraise d'hiver. Elle est douceâtre et épineuse comme une boule d'anxiété, elle est « ce noeud, ce fruit dur dans sa gorge. »

## Dans les F..uchsias

« La toute petite Bastienne s'endort et s'éveille sur de jeunes bras parfumés, et des visages de péris, roses comme le fuchsia, murmurent pour elle selon le rythme d'un orchestre lointain. » *L'Envers du Music-Hall*

Pour le teint vif, d'un rose soutenu, des femmes très maquillées, Colette ouvre la serre des fleurs les plus apoplectiques. Les visages roses comme le fuchsia sont d'artistes de music-hall, déjà fardées pour le spectacle. Quand le maquillage est plus agressif encore, « les femmes [...] se colorent de mauve fuchsia... »

Sitôt le fuchsia défraîchi, Colette exploite le rouge des phlox. En grec, *phlox* veut dire flamme : « Elle a des pommettes vives, de la même couleur que les phlox des jardins, des lèvres d'un rouge noir, brillantes et comme vernies... » A cause du « rouge pétunia » des joues de Mitsou, ses bras et le sillon de son dos paraissent verts, aux lumières du théâtre. Les fonds de teint empruntent également leur lumière aux hortensias : « Les femmes, bien vivantes, n'enlaidiront pas avant le jour : un bon “fond de teint” assure à presque toutes, pour la nuit entière, ce rose lumineux, un peu fiévreux, de certains hortensias. » Quant aux feuilles des hortensias, elles ont « le cuir épais et mouillé. »

Ainsi roses et rouges vifs vont s'échelonner, des plus fins au plus triviaux : « Le plus proche music-hall vendait ses derniers strapontins à des postulants jaunes comme l'or, gris de cendre, à des femmes géantes d'un rose de tomate mûre... » et le père de Claudine chante à pleine voix : « Si tu voyais mon chose / Tu rirais trop, tu rirais trop : / Il est couleur de rose / Comme un fond d'artichaut ! »

Quand, dans une lettre adressée à un metteur en scène, le mime Colette mentionne le fuchsia, ce n'est plus une allusion cosmétique mais l'humour d'une autocensure : « Cinquante représentations, que je crois... Mais à cela je ne connais rien, tu sais. Une chose qui va urger, c'est que tu reviennes. Je suis trop incertaine de ce que je fais. Ça m'ennuie pour toi, mais ne tarde plus. Nous arrivons à un moment trop critique de notre travail, je t'assure. Et j'ai besoin de la banderille dans les f... uchsias. »

## Le blanc-vert du Gardénia

« ... un beau visage entrevu au prologue, retrouvé à la fin entre d'autres visages qui sont tout prunelles, langueur, paupières oblongues comme la feuille du laurier, et douces joues pulpeuses, d'un blanc-vert comme la chair du gardénia. » *La Jumelle noire*

Il n'y a pas de pétales blancs. La chair du gardénia, comme la pulpe des joues sous les lumières de théâtre, est blanc-vert. Colette n'est pas seulement spécialiste des bleus. Elle a pieusement étudié la complexité des blancs et su distinguer entre le blanc de magnolia et le blanc de gardénia comme un peintre dissocie le blanc de zinc du blanc d'argent.

En 1937, Colette prenait le *Normandie* pour New-York et visitait Harlem : « ... une promenade dans le quartier noir m'avait mise au fait d'une certaine tristesse diurne, grise, qui servait de fond au groupe des enfants sur les petits perrons. Noir, brun, beige, jaune, cigare, terre cuite, blanc... La goutte de sang coloré a des fantaisies sans limites, autorise même le blanc, un blanc de mousseron, un blanc de magnolia un peu

oxydé, un blanc ensoleillé qui habille somptueusement la beauté enfantine et l'adolescence. » Colette nous offre cette vision prismatique du métissage et toutes les variations du spectre dans une goutte de sang mêlé. A Fès, l'année suivante, elle observera des enfants « pétris d'une argile claire et variée, l'un blanc comme la chair des bananes, un autre brun-tabac, une autre rosée comme la terre cuite. » Les blancs d'Harlem sont de mousseron ou de magnolia, celui de Fès est chair-de-banane.

Chair-de-banane est alors une expression très employée : « Je rejette sur l'épaule la manche large du kimono, découvrant un bras "couleur chair-de-banane"... »

Le lieutenant bleu, amoureux de Mitsou, lui écrit : « Je me souviens qu'à cause du rouge pétunia de vos joues, sous la lumière crue, vos bras et le sillon de votre dos paraissaient verts, verts comme les lilas blancs que l'on oblige à fleurir en hiver... »

Même le lilas blanc n'est pas blanc, mais du même blanc-vert que la chair des femmes exposée à la lumière, et celle des gardénias.

## Un Géranium rouge

« Un appel d'enfant, un rire jailli du jardin au-dessous de ma fenêtre tombent sur ma page aussi vifs qu'un géranium rouge. » *De ma fenêtre*

De la farine raboteuse, irritant les joues, servait de poudre libre aux amies de Claudine qui se maquillaient en cachette. Les pétales de géranium, frottés contre les lèvres, leur te-

naient lieu de rouge : « Ma bouche, vous êtes toujours ma bouche, mais si blême, que je ne résiste pas à frotter sur ces lèvres courtes et pâlottes les pétales arrachés au géranium rouge de la fenêtre. (Ca fait, d'ailleurs, un sale ton violacé que je mange tout de suite.) »

Chercher le sceau de Colette dans sa ressemblance avec un peintre qui vécut il y a quatre cents ans est une démarche folle ou insuffisante. Arcimboldo ne la définit pas. Mais peut-être l'addition de tous les traits que j'essaie de rassembler donnera-t-elle une idée de l'écriture mosaïque de Colette. J'ajoute donc une ligne nouvelle. J'affirme que Colette a tissé chacun de ses personnages comme ce tapis de fleurs : «... l'église des saints Pierre et Jean (ou Paul et Pierre ?) où nous entrons pour respirer un instant, car le vent sirocco souffle une chaleur à donner des éblouissements, est parée pour la fête de Saint Jean d'un tapis de fleurs fait à l'italienne, aussi net, aussi minutieux qu'une tapisserie, à l'aide de têtes de camomille, de pétales de roses, de géraniums effeuillés, de verdure haché menu, de lavandes égrenées. La couleur en est vive, l'odeur délicieuse... »

L'œuvre de Colette me renvoie à un assemblage de pétales qui supplée les images classiques. La plante devient une matière à lecture. On m'a dit que les livres sacrés de l'Inde ancienne étaient faits de feuilles de palmier. Je savais que le calame est un roseau dont on se servit pour écrire.

## La Giroflée brune

« Cueille pourtant la giroflée brune qui devance la tulipe, elle est colorée, rustaude et vêtue d'un velours solide, comme une terrassière... » *Les Vrilles de la Vigne*

Les plantes admettent la division des classes : il y a, dans leurs rangs, une noblesse, une bourgeoisie et une paysannerie. On y distingue des duchesses et des ouvrières, c'est-à-dire des roses Maréchal-Niel et des giroflées.

La giroflée est une fleur « rustaude et vêtue d'un velours solide, comme une terrassière. » D'ailleurs Colette ne la citera qu'une seule fois pour évoquer un humain, Chéri : « Une pensée illisible se levait au fond de ses yeux dont la forme, la nuance de giroflée très sombre, l'éclat sévère ou langoureux ne lui avaient servi qu'à vaincre et non à révéler... »

La giroflée est un crayon sans grande valeur, à grosse mine, juste assez bonne pour la terre et les bêtes, incapable d'un tracé fin, et dont Colette se servira surtout pour faire apparaître des animaux : « [le chat] n'est, des oreilles à la queue, que zébrure pain brûlé sur champ marron très clair, comme une fleur de giroflée... » *Autres bêtes* et *De ma fenêtre* répéteront cette miniature : « ... un rouge-gorge mâle [...] n'était pas plus gros qu'une noix qui eut des ailes, et son petit poitrail bombé avait la couleur des giroflées rousses. »

## Le gosier pourpre du Glaïeul

« Les fleurs : glaïeuls à petits gosiers enflammés, béants, au-dessus desquels les glycines versent de longues gouttes calmantes... » *Belles Saisons*

« A vous parler vendanges je viens de rencontrer sur un cep d'autrefois, dans un touffu juponnage de feuilles, un gros lézard vert, que j'empoignai à tâtons. Je criai de saisissement, une femme crie toujours. Mais je ne lâchai pas une prise qui était de belle taille, écailleuse finement, pourvue de longs doigts qui essayaient de desserrer les miens, d'une majestueuse queue verte, d'une tache bleue sur chaque tempe, d'un gosier pourpre de petit glaïeul... » Le glaïeul n'est qu'un gosier de saurien ou de reptile. Il n'est jamais présenté autrement qu'une gargouille obsédante. Pas de glaïeul sans peur d'être gobé.

« ... L'intendant marocain lui prit d'une main le menton, appuya son autre main sur le front, et ouvrit l'adolescent comme on ouvre un fruit pourpre à pépins blancs, pour nous montrer qu'il était beau jusqu'au fond, jusqu'aux molaires inattaquables, jusqu'au gosier rouge comme la gorge d'un glaïeul. Il vient de loin, ce geste de marchand d'éphèbes. Mais il n'a pas perdu sa sensualité maquignonne, son habileté à troubler le spectateur » remarque Colette. Ce geste de l'intendant marocain, je le vois moins comme un acte maquignon que comme le geste professionnel d'un expert en herpétologie, ouvrant la gueule du serpent, serrant la tête de part et d'autre pour obliger les mâchoires à s'ouvrir, dégager les crochets et recueillir le venin.

Si le glaïeul a un gosier, le gloxinia, à corolle en forme de tube, arbore une gueule : « ...Voyez ce gloxinia géant, qui bée comme un petit maelström à la corne d'un grand carré de soie ! Les bords de sa gueule sont teints aux couleurs du prisme, comme il arrive aux phénomènes cataclysmes. Il est aussi beau qu'un arc-en-ciel et qu'un œil de pieuvre. »

## L'esprit reptilien des Glycines

« Mon voisin fut, il y a deux mois, jaloux de mon faux-ébénier jaune, puis de ma glycine, puissante déjà en son jeune âge et qui jette, du mur du tilleul, du tilleul aux rosiers grimpants, son serpent tors dégouttant de grappes mauves et lourd d'odeurs. » *Le Voyage égoïste*

La glycine est à la fois ophidienne et herculéenne. Pour ces caractères redoutables, elle est probablement la plante préférée de Colette. La violence lente, la puissance formidable, l'appel constant aux comparaisons reptiliennes font des citations recueillies une espèce de livre de mythes, énumérant les méfaits d'une plante tout droit sortie d'un manuel de botanique imaginaire. On pourrait même lire les commentaires de Colette sur cette « glycine énorme [tordant] ses spires vivantes » comme des légendes rappelant des forfaits de Tarasque ou de Graouilly.

La musculature de la glycine, au revers de la maison, et son épaisse carapace, en font un ciel pour les humains, un écran sûr et fourni contre les averse, « l'épais plafond de glycines ne laisse pas même passer les pluies d'orage », un lit pour les



bêtes, puisque « trois chattes ont dormi dans la glycine creusée en hamac. »

La glycine tue ce qui vit et détruit ce qui est construit : « [Elle rencontra] le chèvrefeuille voisin, le charmant chèvrefeuille mielleux à fleurs rouges. Elle eut l'air d'abord de ne pas le remarquer, puis le suffoqua lentement comme un serpent étouffe un oiseau. »

Elle s'attaque aux constructions comme une plante tâchant, contre les matériaux d'habitation, de reconquérir le domaine vierge de la nature. En révoltée, elle casse les carreaux : « Le bris soudain d'une vitre, m'obligeant à tressaillir, en décida : un bras végétal, coudé, tors, en qui je n'eus pas de peine à reconnaître l'application, le cheminement subreptice, l'esprit reptilien des glycines, venait de frapper, et d'entrer par effraction. » En évadée, elle tord les grilles et arrache les barreaux : « ... la glycine commençait à arracher la grille. Comme il ne pouvait pas être question, dans l'empire de Sido, de tuer une glycine, celle-ci exerça, exerce encore sa force réfléchie. Je l'ai vue soulever, brandir en l'air, hors des moellons et du mortier, un important métrage de grilles, tordre les barreaux à l'imitation de ses propres flexions végétales, et marquer une préférence pour l'enlacement ophidien d'un tronc et d'un barreau, qu'elle finit par incruster l'un à l'autre. »

Parfois, elle a tout d'une sorcière hors d'âge, aux doigts déformés, et qui marquerait les pierres d'on ne sait quels signes : « Une glycine tordue, très vieille, s'élança au flanc poreux et usé d'une tourelle. »

Colette apprécie une autre Gorgone, la viorne, arbuste à fleurs velues et blanches, à peine moins vorace que sa sœur : « Sur un fond d'or implacable, grimpent avec activité de lon-

gues gousses noires entrouvertes, dont les tiges sont filles de la viorne nuisible et du serpent. »

## La voix de l'Iris

« ... vous allez voir mes très jeunes personnages, qu'un mal inconnu à la fois tourmente et exalte, aussi embarrassés d'eux-mêmes qu'un poussin qui laborieusement perce sa coque natale, ou un iris qui pour naître doit fondre sa soyeuse enveloppe. » *Le Blé en herbe*

« La paix régnait mais non le silence, que troublait un bruit insistant et léger, plus fin que le grignotement d'une magnanerie, un bruit de soie égratignée... Le bruit d'élytre qui s'entrouvre, le bruit de patte délicate d'insecte, le bruit de feuille morte dansant, c'étaient les iris, dans la lumière propice et tamisée, desserrant la membrane sèche roulée à la base de leur calice, les iris qui par milliers éclosaient. » Colette connaissait la voix intime de l'iris en train d'éclore. Mais elle avait déjà longuement épié beaucoup d'autres plantes : « Parlez-moi au contraire du soupir victorieux des iris en travail, de l'arum qui grince en déroulant son cornet, du gros pavot écarlate qui force ses sépales vertes un peu poilus avec un petit "cloc", puis se hâte d'étirer sa soie rouge sous la poussée de la capsule porte-graines, chevelure d'étamines bleues. Le fuchsia non plus n'est pas muet. Son bouton rougeaud ne divise pas ses quatre contrevents, ne les relève pas en cornes de pagode sans un léger claquement de lèvres, après quoi il libère, blanc, rose ou violet, son charmant juponnage froissé... » Ces longues citations pittoresques sont extraites de *Flore*

et *Pomone*. Colette ne croyait pas au romanesque langage des plantes, elle a pris la peine infinie et minutieuse de les écouter pour comprendre leur langue. Et chaque espèce a son dialecte, son idiome, son expression, même son onomatopée, comme le « cloc » du pavot.

Cette langue botanique, Colette ne l'a pas retrouvée dans ces films truqués où les cinéastes jouent à accélérer la vie des plantes. Elle s'est insurgée contre cette tricherie : « Comme beaucoup de ceux qui ont vécu au contact de la douce foule végétale, je connais sa bienveillance, et je regimbe devant un rythme artificiel qui transforme la germination et la lente croissance en ruées, les éclosions en bâillements de fauves, le gloxinia en trappe, le lys en crocodile et les haricots en hydres. Si l'on me veut faire accepter la gigantisation du cinéma, qu'on m'y donne, synchroniquement et à mensonge égal, le vacarme de la plante, mille fois grossi lui aussi, le tonnerre des floraisons, la canonnade des cosses éclatées et la balistique des semences. Le végétal n'est pas un règne muet, encore que le son de son activité ne nous parvienne que par chance et exception, comme une récompense subtile accordée soit à notre vigilance, soit à une de ces paresseuses qui valent, par leur fruit, autant que l'observation. » Cette mise au point rageuse est également tirée de *Flore et Pomone*.

Paresse, don, vigilance ou chance, Colette entend les plantes, à l'égal de ces personnages de légende qui savaient comprendre les cris des animaux. Je reste rêveuse devant *Toby-Chien* et « sa grande langue, fendue au milieu comme un pétale d'iris. »

## Celle-qui-ressemble-à-une-Jacinthe-rose-pâle

« Du côté de Marly, dans la forêt, on m'assure que sous les feuilles mortes les cornes des jacinthes sauvages sont déjà longues d'un doigt. » *Pour un herbier*

Colette appréciait beaucoup les peintres qui s'étaient spécialisés dans les portraits de fleurs. Ainsi, elle aima le célèbre Redouté : « Les fleurs paysannes elles-mêmes, sous son pinceau, se soucient de leur tenue, et la tulipe est léchée. Admirablement véridique dans sa structure et ses caractères botaniques, la fleur de Redouté se croit en négligé quand elle admet une coccinelle sur sa joue, un papillon dans son coeur et un pleur de rosée – sphérique, lumineux et liquide trompe-l'oeil – suspendu à un pétale bombé comme un sein. » Ainsi elle aima l'autrichien Nigg : « [Il] semble avoir peint sans relâche, de 1800 à 1848, des bouquets composés. [...] Parmi les fleurs auxquelles il est fidèle, je recense la jacinthe, le pavot, l'oreille-d'ours, le gypsophile, la belle-de-jour... » Elle connaissait par coeur leurs livres d'images et les tics des uns et des autres. « Pour Nigg, nous voyons bien que toujours l'oreille-d'ours eut son feston grenat autour d'un feston jaune, et la double renoncule son déchiquetage d'essuie-plume, son opium inoffensif. La jacinthe qui lui servit de modèle en 1802 était sereinement pareille à celle de 1815, et pourquoi non ? S'il fallait qu'une jacinthe ait périclité chaque fois qu'un empire chancela... »

Colette adorait les jacinthes sauvages. Celles que l'on cultivait la dégoûtaient : « Leur grosse tige congestionnée d'eau

bave à sa section comme un escargot, et porte des clochettes lourdes, opaques, d'un blanc de berlingot à la menthe. »  
La jacinthe servait aussi aux spectateurs des Folies. Les femmes nues, sur la scène, ils les renommaient : « Nous leur donnons, dans la salle, des noms dignes de la poésie japonaise : Celle-qui-ressemble-à-une-jacinthe-rose-pâle, Celle-qui-a-de-si-beaux-seins... »

## Rue des Jonquilles

« Tu fleuris, Midi trompeur, Midi empressé, et ta jonquille, ta violette, ton amandier rosé n'attendent pas le vrai printemps - mais qu'ai-je à faire de fleurs sans feuilles, sans leurs feuilles tendres, enroulées en cornet et pointues comme de petites oreilles de faune ? » *Les Vrilles de la Vigne*

Elles reviendront souvent, les « petites oreilles de faune » comme la célébration amicale de celui qui joua avec elle, pendant des années, pour les besoins de la pantomime, le rôle du faune en costume effrayant et qui la rudoyait, la jetait par terre, lui écorchait les genoux sous son collant. Elle avait les seins nus. Plus tard, elle préféra chèvre-pied, sans doute parce que ce mot a la force capricieuse et constrictrice du chèvrefeuille.

J'ai vécu rue des Jonquilles et, un peu plus tôt, rue des Violettes. Aujourd'hui, les voies, comme les collections de timbres, sont thématiquement distribuées : les oiseaux, les aviatrices, les fleurs... Sido, adolescente, vécut à Bruxelles. Elle y habita la rue Botanique. J'ai mis longtemps à le croire. Le 4 avril 1936, dans son discours de réception à l'Académie Royale de Belgique, où elle succédait à Anna de Noailles, Colette pro-

nonça : « Au numéro 25 de la rue Botanique s'ouvrirent pour moi une maison et des cœurs que Sido m'avait fidèlement dépeints. »

25, rue Botanique... Colette avait donc déjà une place foliotée dans l'herbier.

## Lierre

« (Elle) s'en va, après un regard de scandale vers le lierre, l'épine et la ronce rouge qui étreignent, amoureux et libres, une verte tombe abandonnée... »

*Dans la Foule*

Le lierre ouvre le livre. Il est le premier cité, dans *Claudine à l'école*, à quelques paragraphes de la fraise et du muguet : « [Montigny] s'étage en escalier, au-dessous d'un gros château, rebâti sous Louis XV et déjà plus délabré que la tour sarra-sine, épaisse, basse, toute gainée de lierre, qui s'effrite par en haut, un petit peu chaque jour. »

Le lierre est une plante grimpante. Ainsi, il tue par suffocation. Inlassable, opiniâtre, il chasse à l'affût : « Ce pleur épais au long d'une bûche, c'est l'agonie d'un très ancien sapin, que le lierre patient a tué. » Il a la puissance destructrice, les mêmes proies, les mêmes cruelles manies que la glycine ou l'ampélopsis. Pourtant, Colette ne le dote pas de la morphologie reptilienne des autres plantes grimpantes. Au contraire, elle l'arme de bras et de griffes : « Le lierre remplace la glycine, tord la gouttière, matelasse le toit qu'il escalade et, ne trouvant plus où grimper, tend vers le ciel un robuste bras tordu, aigretté de graines vertes et d'abeilles vibrantes. » Le lierre se hisse « comme une bête grimpeuse qui s'étire, [il]

enfonce ses mille griffes courtes dans l'écorce des arbres. » Il est animal à sang chaud.

## Lilas

« Elle offrait à la curiosité aiguë d'Alicia sa fraîche figure, à laquelle le cerne lilas des paupières, la fièvre de la bouche ajoutaient une sorte de maquillage. » *Gigi*

Tout arbre possède un cerne entourant son aubier. L'aubier est la partie tendre et blanche qui se forme chaque année entre l'écorce et le bois déjà dur. Le lilas à fleurs mauves est la plante des cernes humains, qu'ils soient de fatigue, d'hiver ou de peur . Un cerne lilas agrandit les yeux d'une accouchée, le visage d'une femme qui a froid « a tourné au lilas un peu verdâtre des prunes qui commencent à mûrir. » Même le désir des hommes a les traits lilas : « Dans le vestibule, Julie vit à Coco Vatarde la figure même du désir, stupide, un lilas d'ecchymose sous les yeux. Elle dut l'écarter d'elle, lui dire à mi-voix : "Attends, attends", avec l'indulgence que lui inspirait un homme sain et simple, embarrassé de son impatience. » Les mamelons des adolescents sont lilas : « Un gamin qui n'a pas dix-huit ans... Une manière de petit Borgia délicat... C'est entendu, il est beau. Mais pfff... tu sais pourtant, à moins que tu ne l'aies oublié, ce que je pense de ces beautés genre statuette italienne... Il doit avoir le bout des tétons lilas, et un petit sexe triste... »

*Autres bêtes* livre un portrait glorieux et enthousiaste : « ... un groin lilas, des petites mains roses, un ventre en poire, des

yeux que suppliciait la lumière du jour – une taupe, enfin, une taupe toute entière et bien vivante... »

## Lis et Lys

« L'été venu, elles s'en iront, un peu de prairie autour des reins, un coquelicot sur le sein, des lys à langue bifide à hauteur du cœur. » *Le Voyage égoïste*

« Je t'aime tant, je te trouve si jolie, ta peau est plus douce que la poudre jaune qui est dans les lis, et j'aime même quand tu me griffes parce que tu as des petits ongles froids », écrivait l'amoureuse Luce à Claudine. La peau, sa couleur, sa douceur ont à voir avec le lis, son pollen et la qualité de ses pétales : « [Minne] découvre, en tournant la tête, une nuque blanche, bleutée comme un lis dans l'ombre, où des cheveux impalpables, échappés du chignon, se recroquevillent avec une grâce végétale. »

La fleur royale désigne des silhouettes dignes ou d'une noble pureté, « droites et blanches comme un lys... » Sur la poitrine du lieutenant bleu couché contre Mitsou, « le pelage châtain [...] planté entre les mamelles plates, dessine [...] les trois branches d'une fleur de lys. »

Les lis sont beaux et calmes, en apparence. Ils auraient pourtant une face cachée, celle que Colette démasque quand elle insiste sur leur langue bifide, leur longue gueule carnivore, leurs mandibules plates : « J'avoue que, un peu froide devant les films romanesques, j'ai peine à contenir les “oh!” et les “ah!” quand il s'agit de la microphotographie, du ralenti et de l'accéléré. Une ruée de champignons casqués, le bouton du



lis qui ouvre sa longue gueule, la course souterraine et tâtonnante des germes, la guerre des microbes, la vie des abeilles... »

*Pour un herbier* contient un souvenir d'enfance semblable à un rêve de fiévreuse. Ce spectacle, plus effarant qu'un truquage de cinéma, fournit au lys un grimage de fauve aux émanations narcotiques : « L'église était étroite et chaude, et les enfants chargés de fleurs. L'intraitable odeur du lys s'épaississait et troublait les cantiques. Quelques-uns des fidèles sortaient précipitamment, quelques-uns penchaient la tête et s'endormaient, ravis par un étrange sommeil. Mais la Vierge de plâtre, debout sur l'autel, frôlait de ses doigts pendants la longue mâchoire de caïman qu'un lys entrouvrait à ses pieds, et lui souriait avec mansuétude. »

## Fraîche comme un Liseron

« Et puis, brusquement, il disparaît pendant trois semaines, reparaît vidé, pâle et rose comme un liseron, fébrile, ne parle plus, répond à peine. » *La Retraite sentimentale*

On dit, un peu partout, « frais comme un gardon, comme un épinard, comme un liseron. » A la proverbiale fraîcheur de liseron, Colette recourra dès *Claudine à l'école* : « La chérie, en robe de toile bise, coiffée d'un grand chapeau simplet sous lequel elle est plus fraîche qu'un liseron (petite rosse d'Aimée !) excite l'admiration de trois commis voyageurs... » Dans *La Retraite sentimentale*, le liseron perdra son éclat de dicton : « Marcel [...] disparaît pendant trois semaines, reparaît vidé, pâle et rose comme un liseron, fébrile, ne parle plus, répond, à peine. » Au liseron, qui est la fraîcheur même, Co-

lette n'hésite pas à donner la fièvre. Quoi qu'il en soit, c'est une fleur fragile et vite fatiguée.

Le volubilis est un liseron d'une espèce ornementale, à grandes fleurs colorées. Sa tige, volubile, s'enroule en spirale, tige frêle qui ne peut s'élever qu'en s'enroulant autour d'un support : « C'est une chose extraordinaire qu'une créature aussi faible que moi, aussi penchante vers tout appui moral et physique, se trouve seule, on ne sait comment, sans en périr aussitôt, comme un volubilis désenlacé. » Volubilis signifie « qui tourne aisément. » On lit, dans *Le Blé en herbe* : « A trois cents mètres de là, sur le pré de mer, Lisette en blanc tournait comme un volubilis blanc, et ses petits bras bruns gesticulaient... »

Le volubilis met en évidence le velouté et la transparence d'une peau noble, délicate et superbe. Claudine montrera ce croquis de son amante : « Je sais qu'elle est riche mais "jamais, jamais assez", dit-elle passionnément, que sa mère, viennoise, lui a donné de beaux cheveux, une peau de volubilis blanc (je cite) et le nom de Rézi. » Dans *Claudine à Paris*, Marcel, le fils de Renaud, est « mince et léger dans un smoking, les cheveux d'un blond de lune, sa peau translucide se veloute aux lumières comme un intérieur de volubilis. »

# Maïs

« Le champ de maïs secoue au vent mille chevelures d'or verdissant... »  
*Claudine en ménage*

Les belles chevelures blondes ont reçu en partage toutes les céréales et toutes les graminées. Ainsi de Rézi dont les cheveux sont indifféremment de blé, de seigle ou d'orge. Ainsi de Jane, *La Seconde* : « Le même soleil blondit, jusqu'au vert tendre des chevelures du jeune maïs, la tête de Jane qui, d'un mouvement rapide, se glissa hors du rayon. » Rompant définitivement avec la monochromie, Colette nie les cheveux d'or des vaines princesses et leur octroie, au mieux, une blondeur verte de céréale jeune.

Parmi les portraits de Bel-Gazou rayonne celui que Colette inséra dans *Les Heures longues* et qui fait de l'enfant une petite Cérès pétillante : « Bel-Gazou, fruit de la terre limousine ! Quatre étés, trois hivers l'ont peinte aux couleurs de ce pays. Elle est sombre et vernissée comme une pomme d'octobre, comme une jarre de terre cuite, coiffée d'une courte et raide chevelure en soie de maïs, et dans ses yeux, ni verts ni gris, ni marron joue, marron, vert, gris, le reflet de la châtaigne, du tronc argenté, de la source ombragée... »

De la correspondance de Colette, lieu de toutes les libertés et gauloiseries privilégiées, j'ai tiré d'autres portraits de Bel-Gazou. Spontanés, grassement heureux, adressés à des amis chers, ils bouleversent la phrase habituelle. Les comparaisons changent, il n'y a pas une seule fleur, la « jarre de terre cuite » devient pâté en croûte et l'enfant-déesse s'est métamorpho-

sée en diabolotine : « J'ai gardé ma fille pour la bonne bouche, naturellement. Elle vous intéressera, j'en suis sûre. Moi elle m'émerveille. D'abord parce qu'elle est superbe, dorée comme un pâté en croûte, musclée comme sa mère elle-même, gaie... » Et cette photographie callipyge : « Ma fille est insupportable d'indépendance. Elle court les routes toute seule, ornée d'une paire de joues auxquelles seules on peut comparer la paire de fesses qui la suit, – qui la suit de près. » Et celle-ci, satanique : « Colette part demain, noire comme le derrière du diable, et superbe jusqu'au scandale. »